

LE PROPAGATEUR

VOL. I.

JANVIER 1904.

No. 1.

Chronique mensuelle

Le Propagateur reparait ! Par suite de circonstances plutôt fâcheuses que voulues, il avait dû cesser de vivre, d'annoncer et de propager. Ce sera pour beaucoup une bonne nouvelle que celle de sa résurrection.

Son but ne variera guère, je suppose, d'avec celui de l'ancien qui fut, on le sait, très apprécié et très populaire. Comme son aîné il annoncera, en sa couverture savante, les bons livres, les solides volumes, les publications intéressantes de l'importante librairie qui le met au jour et le distribue aux quatre coins du pays.

Mais en plus, ce qui est sûrement un progrès, le Propagateur cesse d'être à proprement parler un livret d'annonce. Mieux que jamais il entend *propager*. Et il propagera quoi?—Il propagera des idées: des idées sérieuses, des idées utiles, des idées chrétiennes, des idées patriotiques, des idées plaisantes parfois, agréables toujours. Le *Propagateur*, ce sera un véhicule d'idées, eu d'autres termes, une revue, une vraie revue, pleine de choses substantielles, mais..... faciles! Que si donc, quelqu'un vous dit: Lecteurs, le *Propagateur* est un livre d'affaires; vous êtes en droit d'objecter: "Non, c'est une revue." Une revue moins savante que d'autres peut-être, qui ne visera ni à conduire les hommes, ni à diriger les partis, mais une revue tout de même, qui modestement tâchera de faire son petit bonhomme de chemin, sans nuire à aucune de ses sœurs, les grandes revues, et qui répandra autant qu'elle le pourra des idées saines et utiles.

On m'a fait l'honneur de me charger de donner, tous les mois, une chronique générale sur les hommes et les choses, les événements et les faits. Je réponds: Présent!

L'année commence; et, de toutes parts, les revues d'Europe et d'Amérique nous arrivent chargées de considérations de nature



variée sur la rapidité du temps, ce flot que le vent de la vie emporte et va noyer dans l'océan éternel ; les uns discutent le bilan des profits et pertes de l'année 1903, les autres escomptent les promesses d'avenir qu'on rêve déjà pour 1904. C'est comme un vaste examen de conscience qu'on étale aux yeux assez lassés des contemporains. Chaque écrivain semble y aller d'autant plus à l'aise qu'il examine surtout les péchés des voisins, se réservant le *mea culpa* pour le cabinet secret.

En général, c'est plutôt triste. La terre a beau tourner et le monde a beau marcher, c'est toujours vrai de dire que rien n'est plus semblable à un homme qu'un autre homme.

Le monde, c'est une comédie à cent actes divers. Les sincères sont rares.

Pourtant il y a des hommes vraiment sincères. Le difficile est de les trouver, au milieu de la cohue des comédiens qui pullulent.

D'ailleurs, de nos jours, on va si vite ! Bateaux, tramways, chemins de fer, automobiles et bientôt aérostats dirigeables, tout se pousse et s'entrecroise. Hou ! Hou ! Ding ! Ding ! Whaf ! Whaf ! Piff ! Paff ! Tout n'est plus qu'un cri, qu'un sifflet, qu'un signal de départ.

Comment vous examiner l'esprit et le cœur, quand un tel tourbillon vous emporte ?

Beaucoup de gens se plaignent de n'avoir pas même le temps de lire, et de ceux-là qui le devraient. Le grand journal quotidien leur suffit et il faut voir encore avec quelle rapidité ils le parcourent des yeux, puis le froissent et déclarent qu'il n'y a rien là *dedans* !

Je viens de lire le *bilan géographique* de l'année 1903, que signe, dans la livraison des *Questions actuelles* du 26 décembre, le "Frère Alexis M.G." Quel immense examen !

Le grand fait de l'année qui vient de se terminer, c'est le remplacement du Pape Léon XIII par le Pape Pie X.

On peut le dire sans crainte d'exagérer, le grand Léon XIII avait plus que jamais forcé l'attention du monde à se tourner vers le Vatican. Des milliers de chrétiens et grand nombre d'hérétiques ou de païens se dirigeaient constamment vers Rome.

Quelques mois avant sa mort, exactement le 27 avril et le 3 mai, l'illustre Pontife recevait chez lui Edouard VII, puis Guillaume II. Le souverain de 400 millions de sujets, répandus

dans toutes les parties du monde et le potentat qui passe pour le plus actif et non le moins puissant de l'Europe, tous les deux protestants, ont voulu s'incliner devant cette majesté désarmée que la triple auréole de la vertu, de la science et de l'âge rendait si vénérable, même au simple point de vue humain.

Notre roi Edouard disait au sortir de l'audience du 27 avril : "Une pareille lucidité d'esprit et une telle vigueur dans un homme de quatre-vingt quatre ans, c'est tout simplement merveilleux."

Ce qui n'est pas moins merveilleux assurément c'est, au milieu de l'écroulement des institutions humaines, l'admirable pérennité de l'institution de Jésus-Christ, l'Eglise.

Certes Léon XIII, lumière venue du ciel, fut grand : *Lumen in celo!* Mais Pie X paraît ; et la lumière ardente qui veille à la garde du monde chrétien brille toujours : *Ignis ardens!*

On a remarqué que Pie X est un Pape, sorti du peuple, qui arrive au rang suprême après avoir traversé, un à un, tous les postes de la hiérarchie ecclésiastique. Vicaire, curé, professeur, chanoine, vicaire général, évêque, patriarche et cardinal, il est resté lui-même toujours : simple et bon, juste et ferme.

Sa première encyclique parle en termes émus du saint ministère : l'humble apostolat de tant de modestes prêtres, qui font du bien sans bruit et sans éclat.

Combien il y en a de ces simples prêtres, curés ou missionnaires, que notre *Propagateur* ira visiter, qui sont de ceux à qui Sa Sainteté Pie X me paraît surtout s'adresser quand Elle écrit : "Nos préférences sont et seront toujours pour ceux qui, sans négliger les sciences ecclésiastiques et profanes se vouent plus particulièrement au bien des âmes dans l'exercice des divers ministères qui siéent au prêtre, animé de zèle pour l'honneur divin."

Ce sont là des paroles encourageantes. Le Pape qui les a dites a vécu lui-même la vie des modestes curés. C'est un ancien curé. Je crois même qu'il est assez rare qu'un curé devienne Pape ! Il est permis, surtout aux curés, il me semble, de se réjouir tout respectueusement du choix du Sacré Collège, le 4 août dernier.

Un autre choix qui ne saurait laisser indifférent les prêtres du Canada, comme du reste tous les fidèles de notre pays, c'est celui que Sa Sainteté Pie X a fait du nouveau cardinal Merry

del Val, comme secrétaire d'Etat ou ministre des Affaires Etrangères.

Son Eminence connaît les Canadiens. Elle sait notre esprit de foi et notre générosité d'âme. Nos légitimes ambitions, comme race et comme groupes, ici, en Acadie et aux Etats-Unis, il nous est bien permis de l'espérer, ne compteront pas en vain sur les encouragements et les bénédictions de l'Eglise. Comme Léon XIII, Pie X nous aimera et nous fera du bien.

La France, elle, le cher pays de nos souvenirs, la France—officiellement du moins—va de mal en pis. Le "Frère Alexis M.G." constate dans son bilan géographique qu'elle compte, pour l'année qui vient de s'écouler, plus d'un succès dans sa politique coloniale, en Afrique surtout, même en Asie. Mais il ajoute : "Ce qui lui manque le plus dans ses colonies, ce sont des colons nationaux. Comment les trouverait-elle, étant donnée la faiblesse de la natalité et, par suite, de l'accroissement de sa population? En effet, un tableau, publié par l'*Officiel*, montre que l'excédent annuel des naissances sur les décès n'est actuellement en France que de 13 sur 10,000 habitants, tandis qu'il est de 108 en Suède, 110 en Belgique et en Italie, 116 en Angleterre... 150 en Hollande. Alors que tous ces pays *doublent* leur population en soixante, quatre-vingts ou cent ans, il faudrait plus de huit siècles pour que la France doublât la sienne!"

Ouvrons une parenthèse pour dire que chez les Canadiens français, malgré une mortalité infantile beaucoup trop forte et contre laquelle agissent à bon droit nos médecins intelligents, nous *doublons* plus vite que ça. Je vous l'affirme! Il n'y a pas encore 150 ans que nous avons été *nés*... et de soixante mille que nous étions en 1760, nous sommes en 1904, aux Etats-Unis et au Canada, au moins trois millions! C'est dire qu'en 150 ans, nous avons multiplié par cinquante.

"Pour comble de malheurs, ajoute le distingué statisticien, le gouvernement français s'ingénie à tracasser la majorité des citoyens dans leur conscience par la destruction des Ordres monastiques voués à la prédication, à l'enseignement, même au soulagement des pauvres, des malades et des infirmes : d'où un mécontentement général." En plus, continue-t-il équivalement, la persécution poursuit les religieux jusque dans les colo-

nies, où, missionnaires, ils sont pourtant les meilleurs propagateurs de l'influence et de la langue française.

Hélas ! la France est bien malade, au point de vue moral ! Il lui faudrait un César.

En Angleterre les choses vont mieux. On ne prône pas tant les mots sonores de liberté et d'égalité, on s'occupe davantage d'accorder des franchises. L'Irlande a fait un pas dans la voie de l'émancipation, le catholicisme voit ses écoles subventionnées par l'Etat, récemment des pèlerins anglais ont pu dire au Saint Père que "les derniers restes d'intolérance qui pesaient sur le peuple anglais sont maintenant entièrement disparus."

L'entente cordiale entre l'Angleterre et la France que des visites diplomatiques, celle d'Edouard VII à Paris, celle de M. Loubet à Londres, puis aussi celles réciproques des Parlementaires des deux pays, ont mis en évidence, n'est pas faite pour nous peindre, nous les *coloniaux* anglais restés français par le cœur ; mais, franchement, il vaut dix fois mieux être anglais sous Edouard VII et Balfour qu'être français sous Loubet et Combes : *Corruptio optimi pessima* !

La race française, dont nous sommes les fils, est faite de générosité et de vaillance ; mais elle a les défauts de ses qualités, je veux dire trop d'ardeur, trop d'emportement.

L'un des grands dangers qui nous menacent, nous Canadiens français, c'est l'aveuglement politique—Bleu ou rouge, rouge ou bleu ? Pas de milieu ! Et selon que vous êtes *censé* être l'un ou l'autre, vous êtes classé parmi les amis ou les adversaires. D'aucuns se disent indépendants, mais touchez devant eux à l'honorable Laurier ou à M. Monk, pour voir !

Par certains côtés la politique est chose laide. Par ailleurs pourtant les hommes d'état et les députés sérieux sont la force et l'honneur d'un pays.

C'est ainsi qu'est le monde et que va la vie. Le monde est un champ clos, la vie est une bataille. Il faudrait *propager* l'idée d'une façon pratique, que tout ne se borne pas à ce champ d'ici-bas et que tout n'est pas absorbé dans cette bataille de la terre... Il faudrait prêcher que le champ ouvre sur l'infini et que de ce combat... la palme est aux cieux !

Oui, mais j'ai promis de ne pas faire de sermon dans ma chronique. Vite je mets un point. Au revoir, en février.

L'ABBÉ ELIE J. AUCLAIR, ptre.

LA REFORME AU XVI^e SIECLE

Elisabeth d'Angleterre prit le deuil à la nouvelle de la Saint-Barthélemy. Elle osa feindre l'indignation en face de représailles regrettables sans doute, mais qui étaient peu de chose, comparées aux atrocités commises par elle-même contre les catholiques. Cette reine hypocrite et cruelle personnifie à merveille la Réforme.

Faisant retentir partout les mots sonores de *tolérance* et de *liberté de conscience*, la Réforme a voulu exterminer l'Eglise de Jésus-Christ et régner sur ses ruines, régner, comme Elisabeth, sur un trône fait de boue et de sang. Elle a déchaîné dans presque toute l'Europe chrétienne des guerres effroyables ; elle a pillé les monastères, incendié les églises, mutilé, torturé, massacré les catholiques, partout où elle a pu le faire.

C'est ainsi qu'elle a parcouru, comme une furie sacrilège, l'Allemagne, le Danemark, la Suède, l'Angleterre, l'Irlande, la Suisse, la France ; et si quelqu'un faisait semblant de lui résister, d'opposer la force à la force, si des populations exaspérées usaient de représailles, la Réforme l'accusait d'intolérance et de barbarie : l'Eglise romaine était cause de tout le mal ! Combien d'écrivains ont répété ces mensonges et ces calomnies ! L'histoire ainsi falsifiée nous a été transmise par les amis de la Révolution. La plupart des historiens populaires passent presque sous silence les crimes innombrables de la Réforme, et donnent, en les exagérant, tous les détails de la Saint-Barthélemy. Ils en font le point culminant de cette époque sanglante. Exploitant l'ignorance du peuple, la mauvaise presse enchérit sur tout cela, et rejette *sur l'Eglise elle-même* la responsabilité de la journée du 24 août et celle des guerres de Religion, comme elle lui imputera ce qu'on est convenu d'appeler les *horreurs de l'Inquisition*.

Des travaux publiés par de véritables érudits ont montré ces questions sous leur vrai jour, et dissipé une grande partie des ténèbres. Ces auteurs sont allés aux sources, ils ont recueilli des témoignages sûrs et précieux. Ils ont surpris, chez les historiens même de la Réforme, assez d'aveux pour en tirer contre elle le réquisitoire le plus sanglant. Mais ces ouvrages, connus du public lettré, n'ont point pénétré les masses.

Dans une suite d'articles qui paraîtront dans le Propagateur

nous chercherons à *populariser* les résultats de ces études savantes. Nous choisirons des textes pris chez nos adversaires aussi bien que chez nos amis. En les classant, en les comparant, nous tâcherons d'en tirer, pour l'instruction du peuple, la vérité historique.

Nous n'avons pas à *excuser* les crimes de la Saint-Barthélemy, mais 1° à les *expliquer*, en montrant la conduite des protestants ; 2° à en décharger l'Eglise.

Intolérance et excès de la Réforme en Europe.

Nota 1°.—*Les désordres que nous allons exposer sont le fruit naturel de la réforme.* Il importe de mettre en relief cette vérité au début de notre étude. Si, pour des raisons que nous examinerons plus tard, les catholiques ont usé parfois de moyens trop violents contre les réformés, la faute ne peut être imputée qu'à eux *personnellement* et à leurs complices, mais nullement à la *religion* catholique, dont la très pure doctrine défend de haïr un ennemi et de lui rendre le mal qu'il nous a fait. Elle permet de repousser la force par la force pour le maintien de l'ordre et le triomphe de la justice, mais non d'*abuser* de la force.

Nota 2°.—Nous n'accusons pas tous les protestants d'être corrompus et cruels ; mais ceux qui, se croyant de bonne foi dans la vérité, observent la morale naturelle, ne sont pas honnêtes *parce qu'ils sont protestants*. Au contraire, la mesure de leur honnêteté est celle de la distance qui les sépare du Protestantisme *doctrinal*. Les enseignements des pères de la Réforme sont essentiellement corrupteurs, et conduisent logiquement à tous les crimes ceux que la voix du remords, l'intérêt, ou tel autre motif humaine retient pas. Un protestant *honnête* est tel, parce qu'il est l'image de Dieu ; parce que, étant *homme*, il a une conscience qui réprouve ce qu'approuvent Luther, Calvin et les Docteurs de la Réforme.

Ces observations faites, nous disons que le protestantisme poussait : 1° à la corruption des mœurs ; 2° au socialisme, au brigandage, à l'anarchie ; 3° à la destruction du catholicisme.

1° *Le protestantisme poussait à la corruption des mœurs.*

Sous prétexte de réformer les mœurs, le Protestantisme autorise toutes les dépravations. En cela, il est logique avec lui-même. Il est plus qu'un révolté : la révolte contre l'Eglise de Jésus-Christ est sa raison d'être et son premier principe. Rejetant a

priori l'autorité de l'Église, il met à la place le libre examen, l'indépendance de la raison, qui juge en dernier ressort. Une telle liberté trouve gênante la loi morale et s'en affranchit promptement. Elle ouvre l'écluse, et les passions humaines se déchainent comme un torrent. Alors une théologie complaisante autorise et légitime tous les désordres.

D'après Luther, il n'y a qu'un péché, celui d'incrédulité. La foi seule nous sauve. *Pêche fortement, et crois fortement*, disait Luther. Calvin enseigne la même chose. Luther, Mélancton et Bucser, consultés par le Landgrave Philippe de Hesse, lui permettent l'adultère. Ces enseignements des Docteurs de la Réforme portent leurs fruits. La corruption est telle que les historiens protestants eux-mêmes poussent des cris d'alarme. Bornons-nous à deux courtes citations :

“Nous autres Allemands d'aujourd'hui, nous ne pouvons guère nous vanter de notre continence...; chaque jour, on voit toutes les espèces de corruption se propager et s'afficher sans honte ni mesure. Les vieux corrompent les jeunes, chaque vice en engendre un autre, et les adolescents sont aujourd'hui tellement pervertis qu'ils en savent plus, en fait de libertinage, que n'en savaient naguère les personnes les plus avancées en âge (1).”

“Le libertinage a fait aujourd'hui de si effroyables progrès parmi nous qu'on ne le considère plus comme un mal, et qu'on se vante même de ses prouesses en fait de débauche, comme des actions les plus méritoires (2).”

Ces auteurs rejettent sur *Luther et sa doctrine* la responsabilité de cette dépravation générale. Luther et Calvin eux-mêmes sont contraints à des aveux qui, dans leur bouche, ne peuvent être suspects. “Depuis la prédication de notre doctrine, dit Luther, le monde devient de jour en jour plus mauvais, plus impie, plus éhonté (3).” — “Parmi cent évangélistes, écrit Calvin, on en trouverait à peine un seul qui se soit fait évangélique pour aucun autre motif que pour pouvoir s'abandonner avec plus de liberté à toutes sortes de voluptés et d'incontinence (4).”

(1) Sacerius (Voir Dollinger t. II, p. 422).

(2) André Hopenrod (ibid).

(3) Sermon, 1959.

(4) *Comment. in II epist. Petri.*

Conclusion.—*Tout gouvernement avait le droit et le devoir de s'opposer, même par la force, à la Réforme, parce que tout souverain a le droit et le devoir de protéger, dans la mesure possible, les bonnes mœurs.*

2° *Le Protestantisme poussait au socialisme, au brigandage, à l'anarchie.*

L'autorité de l'Eglise, interprète authentique des Livres saints, une fois rejetée, les soi-disant religionnaires expliquent la Bible chacun à sa façon. Ils y trouvent ce qu'ils veulent, et se livrent à tous les excès, sous prétexte que l'Ecriture les conseille ou les ordonne. Ils se disent inspirés par l'Esprit-Saint, et, devenus ainsi le jouet de leur orgueil et du prince des ténèbres, ils ne sont rien moins que des monstres dangereux pour l'ordre social.

“En ces temps, dit Bossuet (1), toute l'Allemagne était en feu. Les paysans, révoltés contre leurs seigneurs, avaient pris les armes et imploraient le secours de Luther. Outre qu'ils en suivaient la doctrine, on prétendait que son livre de la *Liberté chrétienne* n'avait pas peu contribué à leur inspirer la rébellion, par la manière hardie dont il parlait contre les législateurs et contre les lois.”

Armés de ces doctrines, Munzer et Jean de Leyde soulèvent les paysans contre les seigneurs.

“Les premiers réformateurs, dit un auteur protestant, proclamèrent le droit d'interpréter les Ecritures selon le jugement particulier de chacun : les conséquences furent terribles... Le jugement particulier de Munzer découvrit dans l'Ecriture que les titres de noblesse et les grandes propriétés sont une usurpation impie, et il invita ses sectateurs à examiner si telle n'était pas la vérité. Ses sectateurs examinèrent la chose, louèrent Dieu, et procédèrent ensuite par le fer et le feu à l'extirpation des impies (?), et s'emparèrent de leurs propriétés. A notre tour d'être les maîtres, disaient les paysans à chaque noble devenu leur prisonnier (2).”

“Luther, dit Louis Blanc, menait droit à Munzer. Le cri qu'il avait poussé contre Rome, des milliers de voix l'allaient pousser contre les rois, les princes... Nous voici à la guerre des paysans, nous voici au prologue de la Révolution française (3).”

La Révolution n'aura plus, en effet, qu'à rayer le nom de

(1) *Hist. des Variations*, liv. II, c. XI.

(2) O'Callaghan, ap. M. A. Nicolas, du Prot.

(3) *Hist. de la Rév. Fr.*, t. I^{er}, p. 577.

Jésus-Christ, invoqué par les Docteurs de la Réforme avec une affection qui égale presque leur hypocrisie.

Luther avait pris parti pour les paysans. "Sûrs maintenant de l'appui du chef de la Réforme, les paysans se soulèvent en masse. Bientôt la Thuringe, l'Alsace, la Saxe, le Palatinat, etc., sont sous les armes. Le renégat Pfeiffer amène ses paysans au pillage, en prenant le ton d'un prophète inspiré : *J'ai vu*, dit-il, *un nombre prodigieux de rats se jeter sur une grange pour en dévorer les grains. Princes, vous êtes ces rats qui nous opprimez ; nobles, vous êtes ces rats qui nous dévorez. Israël, à vos tentes ! voici le jour des combats ; tombent nos tyrans et nos châteaux !... Cent mille hommes tués sur les champs de bataille, sept villes démantelées, mille monastères rasés, trois cents églises incendiées et pillées, d'immenses trésors de peinture, de sculpture, ensevelis sous les décombres des églises ou des couvents, tels furent les résultats de cette tempête révolutionnaire que la nouvelle doctrine déchaîna sur l'Allemagne (1)."*

Mélancthon disait que les flots de l'Elbe ne suffiraient pas pour pleurer tous les malheurs de la Religion et de l'Etat.

Conclusion.—*Tout gouvernement a le droit et le devoir de maintenir l'ordre : donc tout souverain pouvait et devait s'opposer, même par la force, à l'envahissement de la Réforme.*

3° *La Réforme poussait à la destruction du catholicisme.*

Une erreur considérable, exploitée comme une mine par les ennemis de l'Eglise, c'est de croire que les protestants réclamaient simplement leur place au soleil, à côté des catholiques, de croire qu'ils étaient inoffensifs et *tolérants* à l'excès.

Il n'en est rien. Le Protestantisme, c'est l'envahisseur qui pénètre partout et s'empare de tout ; le tyran qui foule aux pieds toutes les traditions les plus respectables. Il veut *se substituer à l'Eglise* de Jésus-Christ, contre laquelle il *proteste* par sa nature même. Il faut qu'il soit le maître absolu là où il s'impose. *A cette seule condition*, il consentira quelquefois, au XIX^e siècle, à *tolérer*, en le surveillant de près, le culte catholique ; mais lorsque, repu du sang de nos martyrs, il semble se reposer, il ne cesse de tramer de sourds complots contre l'Eglise romaine(2).

(1) Abbé Lefortier, *La Saint-Barthélemy*, p. 77.

(2) Rappelons le rôle odieux joué par les nations protestantes, spécialement par l'Angleterre, dans le complot ourdi par la Révolution, pour dépouiller le Pape de ses Etats et faire l'Italie de Victor-Emmanuel. Voir *l'Empire libéral*, d'Emile Ollivier.

Au XVI^e siècle, il n'était pas repu. Il a versé des flots de sang catholique en Angleterre, en Irlande, en Allemagne, en Danemark, en Hollande, en Suède, en Suisse ; et si l'Eglise n'a pas été noyée dans le sang de ses enfants, c'est qu'elle a les paroles de la vie éternelle.

Nous n'exagérons pas. Les annales de la Réforme rappellent les pages les plus sanglantes de l'histoire de l'Eglise sous Néron et sous Dioclétien, aussi bien pour le raffinement des supplices que pour la multitude des victimes.

“ Quiconque, écrivait Luther, aidera de son bras ou de ses biens à ruiner les évêques et la hiérarchie épiscopale, est bon fils de Dieu, vrai chrétien et *observe les commandements du Seigneur.* ” — “ Quand nous employons le gibet contre les larrons, le glaive contre les assassins, le feu contre les hérétiques, nous ne laverons pas nos mains dans le sang de ces *maîtres de perdition*, de ces *serpents de Rome* et de Sodome ! (1) ”

Mahonet n'eût rien dit de plus.

“ Le Pape, dit Luther, est un loup possédé du malin esprit (2). ”

Un de ses traités a pour titre ; *La Papauté instituée par le diable.*

“ Les monarques, y est-il dit, les princes, les seigneurs qui font partie de la tourbe de Sodome (lisez de l'Eglise romaine), *doivent être attaqués avec toutes sortes d'armes. Il faut se laver les mains dans leur sang.* ” Calvin écrivait : “ Quant aux Jésuites, qui nous sont partout contraires, il faut *les tuer*, ou tout au moins *les écraser* sous les mensonges et les *calomnies* (3). ”

“ Sous Henri VIII d'Angleterre, on vit, dit Cobbett, un auteur *protestant*, des familles entières périr sous les coups de ses bourreaux. Quand on lui avait désigné un individu comme trop intègre pour approuver ses actions, il n'était âge ni sexe qui pût trouver grâce à ses yeux ; un simple regard suffisait pour attirer ses soupçons et être envoyé à la mort (4). ”

Les protestants reprochent à Marie Tudor ses cruautés envers les catholiques. C'est de l'hypocrisie. Si elle a fait périr deux cent soixante-sept individus pour cause d'hérésie (5), c'est trop

[1] Cantù, *Hist. univers.*, t. XXN, p. 48.

[2] *Thèses* de 1510.

[3] Ap. Alzog, t. III, p. 364, in-12.

[4] Cobbett, lett. IV.

[5] Chiffre donné par le *Martyrologe protestant de Fox*, par Hume et Cobbett.

sans doute, mais fort peu en comparaison des horreurs commises par Henri VIII et Elisabeth.

“Le Bill de 1536 imposa à l'Angleterre une Inquisition mille fois plus cruelle que celle d'Espagne, et, suivant quelques auteurs, on ne doit pas évaluer à moins de *soixante-douze mille* le nombre de ceux qui en furent victimes. Dans ce nombre, il faut comprendre deux reines, trois archevêques, dix-huit évêques, treize abbés, cinq cents prieurs ou moines, etc. (1).”

Henri VIII vaut bien Néron.

L'*Histoire d'Angleterre* de Lingard est pleine d'atrocités inouïes, exercées contre les catholiques par Elisabeth, la même qui prit le deuil en apprenant la Saint-Barthélemy.

“A la vue de ces gantelets de fer, qu'on serrait aux poignets des coupables au moyen d'une vis, et avec lesquels on les suspendait dans les airs; de ces châssis, sous lesquels on les disloquait jusqu'à ce que les os quittassent leurs articulations; en présence de cet horrible supplice qu'on nommait la *Fille de Scavenger* (2), et qui semblait avoir les prédilections d'Elisabeth, on se demande, en vérité, ce que la cruauté de cette princesse pouvait envier aux plus sanguinaires tyrans de la Rome païenne; et si, après cela, le Protestantisme a bien le droit de parler de la tyrannie et de l'intolérance des princes catholiques (3).”

Conclusion.—*Tout gouvernement chrétien ayant le droit et le devoir de protéger la religion de Jésus-Christ, et, pour cela d'abord, ayant reçu de Dieu le glaive de la justice, avait le droit et le devoir de s'opposer, même par la force, à l'envahissement de la Réforme.*

Cette conclusion purement théologique est inattaquable. Des abus ont été commis, mais l'usage de la force était juste. Dans les chapitres suivants, nous aurons l'occasion d'appliquer souvent ces principes.

HENRI HELLO

[1] Lefortier, *La Saint-Barthélemy*, p. 46.

[2] “C'était, dit Lingard, un cercle de fer composé de deux parties jointes l'une à l'autre par une charnière. On plaçait le prisonnier à genoux sur le pavé, et on l'obligeait de se resserrer dans le plus petit espace possible; après quoi le bourreau, appuyant ses genoux sur les épaules du malheureux et lui passant le cercle sous les jambes, pressurait la victime jusqu'à ce qu'il pût lui lier les pieds et les mains sur le défaut des côtes. La durée de ce supplice était une heure et demie, pendant laquelle le sang du patient ruisselait de ses narines, et souvent de ses pieds et de ses mains.” (*Histoire d'Angleterre, règne d'Elisabeth*. No^e D.)

[3] Abbé Lefortier, *La Saint-Barthélemy*, p. 48.

Retraite mensuelle

(Janvier)

MÉDITATION SACERDOTALE : **La vie cachée**

1. *Et descendit cum eis, et venit Nazareth, et erat subditus illis.*— Venez à la rencontre du Fils de Dieu, sur le chemin de la vie cachée. Il vous y précède ; il veut vous apprendre à vous y plaire et à en profiter. La vie cachée n'est-elle pas votre part comme ce fut la sienne, durant de si longues années ?

Que fait Jésus à Nazareth ?

1. *Il s'humilie.*—Il passe pour le fils d'un pauvre ouvrier. Il ne s'en défend pas ; il n'en rougit pas. Il appelle Joseph son père, et celui-ci l'appelle son fils. Rien de plus humble que la maison qu'il habite. C'est la maison des pauvres ; resserrée, peu commode, dénuée de tout agrément, et même, sur plus d'un point, du nécessaire. Quelle est sa nourriture ? Quel est son vêtement ? Tout ce qui révèle une condition inférieure, tout ce qui est en ce monde la part des pauvres, des oubliés ; des méprisés.

Voilà la vie cachée, c'est la vie commune, où les préoccupations du bien-être, du confortable, ne distraient point de la recherche de Dieu. C'est bien la vie qui convient au prêtre, dont l'unique richesse est le Seigneur.—Aimez-vous la vie cachée ?

2. *Il obéit.*—Contemplez Jésus obéissant à sa mère et à son père nourricier. Qui est-il ? A qui obéit-il ? En quoi et comment obéit-il ? Répondez vous-même à ces questions si souvent posées, et qu'il vous est si bon de méditer aujourd'hui.

Remarquez avec quel empressement Jésus se courbe sous le joug de l'obéissance. Il se fait une joie de renoncer à toute volonté propre et à tout jugement propre. Pourquoi ? Parce que, pour lui, obéir à Marie et à Joseph, c'est obéir à son Père céleste. Par l'obéissance, il offre à son Père céleste le sacrifice de lui-même. Pour lui, l'obéissance est un holocauste par lequel l'homme se sacrifie tout entier, dans les flammes de la charité, à son Créateur et Seigneur, par les mains de ses représentants. Certes tout est facile à qui comprend ainsi l'obéissance.—Est-ce ainsi que vous la comprenez ?

3. *Il travaille.*—Entrez dans l'atelier de Joseph. Le Créateur du monde, descendu jusqu'à nous, apprend d'une de ses créatures l'humble métier de charpentier. Il gagne sa vie à la sueur de son front. Il vit et fait vivre les siens du salaire de ses journées de travail !

Recueillez-vous ; contemplez de près un spectacle si nouveau. L'homme cherche à paraître, et Dieu se plaît à disparaître. L'homme rêve le bonheur dans l'indépendance, et Dieu dépouille sa souveraineté pour s'assujétir à la volonté de ses créatures. L'homme regarde le travail des mains comme une défaveur, et Dieu se fait honneur du travail des mains.

Lequel, de Dieu ou de l'homme, a raison ? Réfléchissez, répondez vous-même. Que de réformes s'imposent dans toute votre conduite et toute votre vie ! Décrétez ces réformes aujourd'hui.

II. *Et Jesus proficiebat sapientiâ et atate et gratiâ apud Deum et apud homines.*—Vous cherchez le progrès ? En voici les sources : ce sont les exercices de la vie cachée.

Voulez-vous croître en grâce devant Dieu ?—*Humiliez-vous.* L'âme humble attire le regard de Dieu. Dieu se complait en elle, il lui prodigue ses meilleurs dons. Il l'éclaire, il la console, il lui facilite l'effort, il lui fait aimer la prière. Elle ne peut manquer de s'accroître.

Voulez-vous croître en grâce devant Dieu ?—*Obéissez.* Faites-vous honneur de la dépendance dans laquelle il vous fait vivre. Mettez votre joie à sacrifier à Dieu votre liberté, entre les mains de ceux qui vous commandent en son nom. Vous enrichirez ainsi d'inappréciables mérites tout ce que vous faites chaque jour.

Voulez-vous croître en grâce devant Dieu ?—*Travaillez.* Aimez, estimez, sanctifiez votre travail quotidien. Ne dites pas : A quoi me servira mon travail ? Travaillez pour plaire à Dieu, pour imiter Jésus à Nazareth, pour cultiver votre âme, pour satisfaire à la justice divine. Ces motifs ne suffisent-ils pas pour secouer toute paresse ?

S'humilier, obéir, travailler, voilà la vie cachée. Occupations sans éclat, oubli des créatures, obscurs dévouements, travaux sans récompense du côté du monde, voilà son programme. Acceptez-le, et tenez pour certain que Dieu se servira de vous. Que ce soit votre résolution d'aujourd'hui.

Examen de conscience et revue du mois

Veni, Sancte Spiritus, etc. Ave Maria...

Reddite quæ sunt Dei Deo.—Q'avais-je promis à Dieu dans ma dernière retraite du mois, et comment ai-je tenu mes promesses ?

Mes affaires de conscience sont-elles vraiment en règle ? N'ai-je rien qui me pèse et que j'aie négligé d'accuser ? Si je devais mourir ce soir, serais-je sans inquiétude ?

Ma vie quotidienne est-elle suffisamment organisée et réglée ? Ai-je l'habitude de prévoir et de disposer mes affaires de chaque jour, de façon qu'en cas d'imprévu, mon règlement n'en souffre pas ou n'en souffre que le moins possible ?

Ai-je, pour mes exercices de piété, toute l'estime qui leur est due ? Est-ce que je mets franchement l'oraison au-dessus de l'étude ? Suis-je fidèle à mon examen de conscience ? Ai-je manqué à ma lecture spirituelle ?

Quel est mon zèle pour la gloire de Dieu ? De quoi suis-je capable et qu'ai-je fait pour réparer l'honneur qu'on ne cesse de ravir à Dieu ?

Ai-je respecté comme des lois sacrées les statuts, mandements et ordonnances de mon Évêque ? Ai-je demandé les dispenses et permissions nécessaires ?

Où en suis-je par rapport à la mortification ? Ai-je fait la guerre, comme il convient, aux superfluités de la table, du mobilier, de la cave et des approvisionnements ? Suis-je heureux de me contenter du nécessaire, à l'exemple des vrais apôtres ?

Contrition et ferme propos.

CONSIDÉRATION (en forme de lecture méditée).— **Rituel rom.** *De sacris oleis, et aliis requisitis ad Baptism ministrand.*

LECTURES FACULTATIVES.—De *Imit. Chr.*, III, 7. *De occultandâ gratiâ sub humilitatis custodiâ.*

INTENTION ET PRATIQUE DU MOIS.—Fuite de l'oisiveté.

CONSIDÉRATION DE BONNE MORT.—Venez vous agenouiller au pied de la croix de votre Sauveur. C'est pour vous qu'il va mourir, et de quelle mort !

Avez-vous souffert sur un lit plus dur que le bois de la croix ? Serrez dans vos mains tremblantes les épines qui couronnent le front de Jésus agonisant ; appliquez à vos membres délicats les clous qui percent ses mains et ses pieds ; goûtez le fiel et le vinaï-

gre qu'on lui présente ; mesurez la profondeur du délaissement où il expire. Comparez-vous à lui !

Qui, de lui ou de vous, devrait être le plus affligé et le plus tourmenté ?

O mon Sauveur, de quoi pourrais-je me plaindre et que ne puis-je espérer, en vous voyant agoniser et mourir sur un gibet ? Vous ne laisserez pas se perdre celui pour qui vous avez tant souffert. Je m'appuie sur votre miséricorde, je remets avec joie mon âme entre vos mains percées de clous et toutes rougies de votre sang. Faites qu'elle meure au péché, au monde et à elle-même, pour vivre à vous éternellement.

(Recueil de retraites mensuelles sacerdotales.)

Un Vendredi Saint à la Grande-Chartreuse

J'avais déjà vu les gorges du Désert dans la splendeur de l'été, avec leurs festons de verdure ensoleillée, et les hauts sapins d'où surgissent des pentes abruptes de rochers.

Mais ce jour-là, on nous avertit à Saint-Laurent-du-Pont que nous trouverions de la neige là-haut, et qu'en ce moment même, il en tombait ; pourtant, une pluie fine détrempait en une horrible boue les rues de la bourgade ; le temps était doux ; comment croire à la neige ?

Mais à mesure que la voiture montait, longeant les précipices, la pluie se changeait en flocons ; un essaim blanc papillonnait autour de nous ; la boue, qui lutta quelque temps avec la neige, fut enfin vaincue, et nous avançâmes dans une nappe profonde, où les chevaux tiraient la voiture à grands coups de collier.

Le Désert avait changé d'aspect. Autant je l'avais vu riant et animé par le soleil d'août, quand les diligences s'y enfonçaient avec un grand bruit de grelots, autant je le voyais maintenant austère et grandiose, dans une solitude que rien ne troublait.

Les sapins avaient bien gardé leur éternelle verdure, mais elle se cachait sous une charge de frimas ; les prairies verdoyantes étaient des champs de neige ; les rochers se perdaient dans des nuages gris, qui n'en laissaient pas voir le sommet. On était emprisonné dans ce gouffre aux murs escarpés, avec l'eau du Guiers qui se remuait à de grandes profondeurs, et de la neige de tous les côtés.

Les papillotes blanches croulaient silencieusement ; à mesure que nous montions sans bruit sur ce tapis éclatant, la couche s'épaississait ; nous n'entendions que le bruit de notre conversation et le grondement sourd du torrent.

J'avais déjà foulé la neige éternelle des montagnes pendant l'été ; je n'avais pas encore vu les montagnes dans leur parure d'hiver ; j'en fus saisi.

Si l'on veut passer le Vendredi saint dans la retraite et la méditation, on ne saurait mieux être qu'à la Grande-Chartreuse.

Je l'avais vu profané, cet austère couvent, par une foule de touristes en fête, presque en goguette, arrivés de Grenoble par des voitures d'excursion, venus pour rire, à qui la splendide nature ne disait rien, et pour qui la vie des moines semblait être une bonne farce.

Au Vendredi saint, c'est autre chose. Les excursions n'ont pas encore commencé ; la neige obstrue les routes ; on est seul avec les moines, et l'on comprend que saint Bruno ait choisi cette solitude pour fixer son monastère.

Nous n'étions pas cependant les seuls visiteurs. Là-haut nous trouvâmes quatre prêtres français-canadiens qui, partis depuis cinq mois des bords du Saint-Laurent, après avoir parcouru l'Espagne, l'Italie, la Palestine, l'Allemagne et la France, se trouvaient en même temps que nous dans les neiges de la Chartreuse.

Avec un jeune abbé et son élève, venus à pieds, et qui avaient enfoncé dans la neige à plaisir, nous formions toute la population de la salle des étrangers.

En été, le flot des touristes est si considérable que l'abbaye en semble inondée. On dirait que le monde court après les moines qui ont voulu le fuir.

Mais maintenant, rien ne les dérange de leurs méditations ; ils sont là dans leur maisonnette, priant, lisant, travaillant, coupant le bois dont ils se chauffent ; leur jardinet dort encore sous la neige ; bientôt ils y descendront pour cultiver la parcelle de terrain qui leur est attribuée.

C'est ainsi qu'ils vivent chacun chez eux, solitaires, et justifiant pleinement le nom des moines qu'on leur donne.

A certains moments on voit les formes blanches passer en silence dans les immenses corridors en pente qui relient leurs habitations. C'est l'heure de l'office, le seul moment de la journée où ils se trouvent ensemble.

Car ils dînent chez eux ; chacun vient chercher son repas à un guichet et l'emporte dans sa cellule ; il n'y a que le dimanche qu'ils mangent en commun dans le réfectoire.

Ce jour-là, l'office se fit suivant le rite accoutumé du Vendredi saint : il gelait, et, malgré les doubles fenêtres de la chapelle, on y gelottait. Cependant, quand vint le moment de l'adoration de la Croix, nous vîmes les moines s'accroupir dans leurs stalles ; ils quittaient leurs bas et leurs souliers ; pieds nus, ils vinrent devant l'image de Jésus crucifié, pendant qu'un frisson de froid m'agitait rien que de les voir : l'office dura encore environ deux heures ; personne ne remit ses chaussures ; ils restèrent tout ce temps les pieds nus sur le parquet glacial, pendant que continuaient la lente psalmodie et les chants attristés du Vendredi saint.

Voilà une vie qui sera toujours le scandale des gens de peu de foi ; ils ne croient pas à l'austérité des moines, ou bien ils les traitent de fous ; mais les moines ne s'en occupent pas ; dans leur solitude, ils continuent leur vie d'isolement et de mortification, parce qu'ils se savent utiles ; des milliers de visiteurs viendront rire d'eux l'été prochain, ou les regarder comme une énigme indéchiffrable, un phénomène de psychologie étrange. Qu'importe ? Il y aura toujours quelques grandes âmes qui, désabusées du monde, comprendront ce qu'on fait ici et rempliront la place de ceux qu'on dépose dans le petit cimetière, à l'ombre de l'église.

On en a vu quitter les plus hauts rangs de la société pour user, dans ces montagnes, les restes de leur vie. A l'heure où jadis ils n'étaient pas encore couchés, maintenant ils se lèvent pour psalmodier dans la nuit l'office des morts.

Car les Chartreux récitent plusieurs offices, dont celui des défunts ; les matines durent ainsi fort longtemps, et c'est un spectacle frappant que celui de cet office de nuit.

La chapelle n'est pas éclairée ; chaque Père porte avec lui une petite lanterne qui lui permet de lire. Ces lueurs clignotantes ne percent point l'épaisse obscurité du sanctuaire. On entend la masse des voix qui roule d'un bruit monotone, passe comme une vague d'un côté à l'autre de la chapelle, et envoie à la voûte enténébrée les plaintes de David.

Tout à coup, ces lumières disparaissent ; il n'en reste plus qu'une, qui tremble dans l'obscurité, et voici qu'une seule voix s'élève, répétant les magnifiques lamentations de Job : " Pardonnez-moi, Seigneur, car mes jours ne sont rien. Qu'est-ce que l'hom-

me ? Vous le visitez le matin, et tout d'un coup vous l'éprouvez. Mon âme est dégoûtée de ma vie ; je parlerai dans l'amertume de mon cœur."

Puis le torrent des voix jaillit de nouveau, et les lumières reparaissent. Après la terrible exposition de nos misères vient l'espoir : " O vous qui avez ressuscité Lazare déjà corrompu dans le tombeau, ô Seigneur ! donnez-leur le repos et le lieu du pardon ! " Cet office des morts, toujours si dramatique, prend, en de telles circonstances, un accent plus pénétrant ; sa voix se double dans les ténèbres. Comment des hommes, qui tous les jours se lèvent pour répéter ces chants austères, ne comprendraient-ils pas le peu qu'est la vie et le sérieux de la mort ?

Oui, il y a des hommes qui ont voué leur vie à cela, et ce sont sans doute ceux qui, aux yeux de Dieu, ont eu la plus haute intelligence de la vie ; ils ont choisi la meilleure part et elle ne leur sera pas enlevée.

Et cela n'empêche point ces moines d'être aimables et gais ; l'austérité n'est pas farouche dans l'Église catholique. Une méditation sur la mort n'empêche point de sourire, et les coups de discipline qu'on se donne se changent en actes de charité envers le prochain.

Il nous fut impossible de sortir du monastère, même pour aller jusqu'à la chapelle de Saint-Bruno, à l'emplacement du premier monastère, qui fut détruit par les avalanches.

J'avais fait ce pèlerinage autrefois ; j'étais même monté au sommet du Grand Som, pour y voir lever le soleil, et contempler un immense panorama de montagnes, que dominait le vaste massif du Mont-Blanc, comme un bon géant paternel. Aujourd'hui, c'est absolument impraticable.

Nous descendons par la même route ; et, quittant la neige, nous trouvons en bas une température presque printanière et l'agitation vulgaire de la vie humaine.

CHARLES HERMELINE

Hygiène oratoire

PRINCIPES ET PRÉCEPTES

Y a-t-il un art de parler, au point de vue de l'hygiène, comme il existe un art de parler au point de vue de l'esthétique? Question intéressante à traiter et au sujet de laquelle certaines indications pratiques ne seront pas de trop.

Sans doute l'éloquence a sa source, non dans la vigueur des muscles, mais dans l'âme émue : elle vient du cœur. Mais qui ne sait, pour l'avoir éprouvée, combien les surprises de ce corps qui lui est uni, de cette bête capricieuse et rétive, ont de part aux insuffisances de l'action et aux défaillances de la parole? Des organes valides, mais indociles et non dressées, ne servent pas l'orateur. Que d'effets manqués, que de souffrances éprouvées, parce que la poitrine, la voix n'ont pas reçu l'éducation, la gymnastique nécessaires! Combien d'orateurs gênés, sans souffle, impuissants sur leurs auditeurs, pour avoir méconnu l'influence des attitudes pendant le discours!

L'hygiène ne peut se désintéresser des professions oratoires. Et le sacerdoce est aussi une profession oratoire.

Essayons de formuler quelques règles.

I.—La respiration oratoire.

Il y a une respiration oratoire. Qui ne sait pas respirer ne sera jamais orateur. Eût-il l'organe le plus favorable, il l'aura bientôt épuisé. Au contraire, sait-il respirer, bien choisir ses pauses, l'orateur pourra parler longtemps sans fatigue et se faire entendre d'une nombreuse assemblée, même avec la voix la plus faible. Il y a des lois physiologiques avec lesquelles il faut compter.

Or ce n'est pas chose si facile que de savoir respirer. Cette faculté ne s'obtient pas aussi aisément qu'on pourrait le croire : elle dépend d'un mécanisme dont le secret doit être connu,

C'est pendant l'expiration, c'est-à-dire pendant le temps où l'air est chassé par le poumon, qu'a lieu l'émission des sons, constituant la parole ; c'est sous l'influence du courant d'air expiré, que les cordes vocales entrent en vibration pour produire ces sons.

Il n'y a pas de difficulté quand la phrase, très courte, peut être prononcée pendant la durée de l'expiration. Mais, en général, la

phrase oratoire ne s'accommode pas de limites aussi étroites ; il y faut donc apporter quelque artifice.

Une exiration ne dure que très peu de secondes ; elle ne laisse donc qu'un temps bien court pour l'énoncé d'une phrase, si brève qu'elle soit.

La nécessité de parler distinctement, l'obligation de se faire entendre, ne permettent pas de hâter, au delà d'une certaine mesure, l'émission des sons qui entrent dans l'énoncé de la phrase ; on ne peut rien gagner de ce côté.

Il ne reste que les moyens qui suivent : ralentir le mouvement expiratoire, afin de parvenir à prononcer la phrase entière pendant sa durée ; ou bien, si la phrase est trop longue, la prononcer pendant la durée de plusieurs expirations. Dans ce dernier cas, la fonction pulmonaire ne doit ni retarder, ni interrompre l'émission des sons, ni causer aucune gêne, aucun trouble ; il faut que rien ne révèle, entre chaque expiration, la rentrée de l'air dans les poumons ou le mouvement respiratoire.

L'expiration pourra aussi être rendue plus longue, si l'on a soin pendant l'inspiration, de faire pénétrer un volume d'air plus considérable dans les poumons.

Or, ces différentes conditions sont réalisables par l'exercice.

Combien d'orateurs s'enrouent facilement, ont la voix éraillée, cassée après quelques phrases, et cela uniquement parce qu'ils respirent mal, et qu'ils ne connaissent, pour suppléer à l'insuffisance du souffle, d'autres moyens que de violents efforts et des éclats de voix aussi stériles que compromettants.

Il est donc nécessaire que l'orateur sache approvisionner d'air ses poumons, régler sa respiration, ménager son souffle, pour la durée convenable de l'expiration. Sinon, il est court d'haleine ; sa voix est saccadée, haletante, entrecoupée comme celle d'un asthmatique. Il peut même arriver, quand la respiration et la circulation se font mal, quand le rythme est altéré, que de graves désordres se produisent : tantôt la pression exagérée subie par les organes abdominaux déterminera des hernies ; tantôt la gêne, apportée au cours du sang, congestionnera les organes les plus importants : le cerveau, le poumon.

Plus directement influencés, les organes phonateurs souffrent de l'irrégularité de leur mise en jeu. Cherchant à racheter des moments d'impuissance, l'orateur s'épuise en efforts, violents qui fatiguent les muscles du thorax ; sa voix s'éteint tout à coup,

faute de souffle ; elle s'élève jusqu'au cri, maintenant que les hasards d'une respiration mal dirigée lui en fournissent les moyens.

Et quelle fatigue alors pour les cordes vocales, quand la tension de l'air expiré, source des vibrations, varie ainsi brusquement.

A la merci de ces fluctuations, alternativement faible ou forte, sourde ou éclatante, la voix ne peut se poser ; elle vacille, elle chevrote. Les muqueuses du pharynx, du larynx, sont irritées, congestionnées ; les granulations s'y développent, les sécrétions s'altèrent, les amygdales se tuméfient. Que de causes capables d'influer sur le timbre de la voix et sur tout l'organisme !

2.—L'intonation.

Au moment où l'orateur prend la parole, il a tant de préoccupations diverses, qu'en général, il pense fort peu à régler le ton de son début, à bien peser sa voix dès les premiers mots.

Cependant rien ne mérite mieux de fixer son attention ; car cette intonation initiale réglera le ton jusqu'à la fin du discours, et le degré d'aisance ou de fatigue, avec laquelle l'orateur continuera à parler.

Ce qui est essentiel, c'est de parler avec la voix naturelle, c'est de prendre, pour point de départ, le ton ordinaire.

Il y a peu d'orateurs qui, pour une raison ou une autre, ne croient devoir choisir une intonation plus élevée ou plus basse. L'un, en élevant la voix, s'imagine lui donner plus de force, ignorant que l'intonation n'a rien à voir avec l'intensité de la voix. L'autre pense être plus solennel, en baissant un peu son diapason ordinaire. Mais alors après un tel début, comment aller jusqu'au bout du discours ? Comment éviter l'enrouement avec cette voix forcée ? Comment élever la voix, quand les nécessités du discours l'exigeront ?

Quintilien disait : " Les tons moyens de la voix sont préférables, sauf à les animer ou à les modérer suivant le besoin."

La hauteur du son, de la voix, dépendant du nombre de vibrations des cordes vocales, dans un temps donné, celui qui parle sur un ton élevé, doit augmenter la quantité et la rapidité de l'air expiré, c'est-à-dire qu'il augmente l'effort, en raison de la hauteur donnée à la voix. Au contraire, quand on parle dans la voix du *médium*, toutes ces exigences sont diminuées, et par conséquent, la fatigue est d'autant moins grande. Ajoutons que la

voix sera toujours d'autant plus persuasive qu'elle sera plus naturelle.

Une faute très commune, au point de vue du début oratoire, c'est de commencer les phrases sur un ton assez élevé, puis de baisser la voix graduellement, jusqu'à ce que les derniers mots aillent se perdre dans un murmure indistinct. L'effet en est regrettable à double titre : si rien n'est plus pénible pour l'auditeur condamné ainsi à n'entendre jamais, malgré ses efforts, qu'une série de propositions tronquées, rien n'est également plus fâcheux pour l'orateur lui-même ; l'habitude de cette mélodie monotone imposant aux mêmes parties des organes phonateurs un travail toujours identique, une fatigue sans cesse répétée.

Est-ce par fatigue, est-ce inconsciemment que l'orateur, à la fin de chaque période, laisse ainsi tomber sa voix ? Peu importe de le savoir ; mais ce qui est certain, c'est qu'il faut qu'il s'étudie à la mieux ménager, à profiter de certains moments, de certains passages pour lui donner quelque relâche. Non seulement il donnera par là de la variété à son débit, mais il retrouvera ensuite tous ses moyens, afin de faire entendre, dans la plénitude de l'effet oratoire, ces fins de phrases, si précieuses pour donner à la pensée une expression définitive, et qui, jusque-là, se perdaient, au moment décisif, dans les dernières notes d'une voix expirante.

3.—La prononciation.

Abstraction faite du point de vue purement oratoire, et au seul point de vue hygiénique, celui qui prononce mal, qui articule mal, sera bientôt victime de ce défaut : l'auditeur lassé de ne pouvoir saisir ce que dit l'orateur, et ne pouvant lui demander de parler mieux, l'invite à parler plus haut, et l'orateur alors, ne saisissant pas la cause exacte du mécontentement de l'auditoire, s'efforce d'obéir à l'injonction qui lui est faite : il s'égosille, se fatigue et s'arrête hors d'haleine ; tout cela pour avoir mal prononcé, mal articulé. Il est absolument certain qu'on ne saisit pas mieux ce qui est mal articulé, même avec la voix la plus puissante, que ce qui se dit à voix trop basse.

Démosthène, qui avait eu tant de peine à corriger les défauts naturels de sa voix, regardait la prononciation, comme l'élément capital de l'éloquence.

Quintilien a posé les règles de la prononciation oratoire : "La

prononciation sera claire, dit-il, si d'abord on a soin d'articuler entièrement les mots, au lieu d'en manger une partie, où, comme font la plupart des orateurs, d'en laisser tomber quelques syllabes : ils appuient sur les premières en glissant sur les finales.''

Il serait infiniment regrettable qu'un prédicateur estimât au-dessous de lui d'apporter une sérieuse attention à bien prononcer, et qu'il dédaignât de s'y exercer. Quelle que soit la valeur de sa composition oratoire, n'aura-t-il pas perdu purement et simplement son temps et ses efforts, si on ne l'a pas compris ?

Certaines dispositions organiques défectueuses entraînent des défauts naturels de prononciation contre lesquels il faut absolument lutter. Par exemple : le bégaiement, le balbutiement, le bredouillement.

Outre ces défauts naturels, il y a les défauts de prononciation qui tiennent à la paresse, à l'habitude, à la mode, au terroir. Il y a des vices de prononciation affectés, que l'on considère à certaines époques comme bien portés.

Les prononciations défectueuses sont faciles à rectifier, à moins que l'orateur ne s'entête dans le patois de son pays d'origine, ou qu'un ami ne lui manque pour l'avertir.

Des règles spéciales, que nous formulons ailleurs, sont à suivre. Tout prêtre prédicateur devrait avoir toujours sous la main, son manuel de prononciation, et le consulter à propos, afin d'apprendre à reconnaître ses défauts, à s'en corriger, et à régler convenablement toute sa diction.

Il y a encore les défauts de prononciation qui tiennent à la volubilité du discours. La précipitation de la parole entraîne fatalement la suppression, la disparition de certaines syllabes. Il n'est pas jusqu'à des mots entiers qui ne s'évanouissent dans le débit de certains orateurs. Il y a une limite de rapidité que l'on ne saurait dépasser sans devenir inintelligible, surtout à une certaine distance. Les lois de l'acoustique démontrent qu'il est impossible de faire percevoir distinctement plus de quatre syllabes en une seconde.

A parler trop vite, on s'expose fatalement à mal prononcer, à bredouiller, à balbutier, c'est-à-dire à violenter les organes de la voix, et aussi à troubler profondément le jeu de la respiration : l'orateur qui a ce défaut, est sûr, non seulement d'être mal entendu, mais aussi de s'essouffler rapidement.

Encore une observation importante. Pour bien prononcer et pour ménager vos forces, apprenez à ponctuer votre discours. Il y a la ponctuation parlée, comme il y a la ponctuation écrite; ne l'oubliez pas.

Tout discours comporte des intervalles entre les mots. L'importance en est réglée par la valeur relative des idées, par le sens, et aussi par le besoin physiologique de respirer. Ces intervalles nécessaires, on les voit figurés, dans l'écriture, par certains signes qui ont leurs analogues dans les temps et les pauses de la musique.

Eh bien ! que l'orateur néglige ces repos judicieux, qu'il parle sans ponctuer, il ne dénature pas seulement le caractère de ses paroles, il fait pire au point de vue de l'hygiène : il s'asphyxie.

La ponctuation parlée est de rigueur. Une respiration longue, d'amples poumons n'en dispensent aucun orateur. Qui en supprime les repos, ou en méconnaît la valeur, met sa respiration en péril, comme il défigure le sens de sa parole et peut la rendre inintelligible. La ponctuation parlée s'impose donc au nom de l'hygiène, comme au nom de l'art. L'orateur doit s'arrêter, et quand le sens l'exige, et quand la respiration le demande.

4.—L'action oratoire.

Nous n'avons pas à parler du geste, au point de vue de l'art. Qu'il nous suffise de dire que le geste n'est pas seulement commandé par les exigences de l'art, et qu'il répond aussi à une nécessité physiologique.

Si, tant qu'elle reste dans les tons modérés, la voix peut s'accommoder de l'immobilité des membres supérieurs, et par conséquent, de la mobilité très restreinte de la poitrine, il faut par contre, quand elle s'élève ou quand le discours se prolonge, que les diamètres latéraux du thorax puissent s'étendre, que la capacité de la poitrine, agrandie, fournisse un réservoir d'air plus considérable à une dépense immédiate, ou continue, de ce souffle, âme de la parole. Les bras restent-ils appliqués sur les parois latérales, les avant-bras sur la partie antérieure de la poitrine, les mouvements d'expansion de la cage thoracique sont forcément limités, et la capacité pulmonaire, restreinte, ne peut suffire qu'autant que la parole reste contenue dans son intonation et modérée dans son intensité.

L'hygiène prescrit à ceux qui parlent en public, d'animer les

membres supérieurs, non plus seulement pour mieux agir sur l'auditoire, mais aussi dans l'intérêt même de l'orateur, pour favoriser l'amplitude de la respiration, et doubler ses ressources vocales, en aidant au jeu de la poitrine.

L'art règle la mesure des mouvements, de manière à les mettre en rapport avec la nature des choses dites ; de même l'hygiène veut que la liberté des mouvements thoraciques soit donnée dans la mesure où la réclament les besoins de la dépense respiratoire.

Au point de vue de l'art, comme de l'hygiène, la sobriété du geste cadre avec la parole modérée, quand on expose ou que l'on décrit. Le discours, ou tel passage du discours plus animé, plus énergique : affirmation, contestation, menace, expression de passion violente, exige le geste abondant et nourri.

Que l'ardeur de l'action ne soit pas justifiée par le sujet, l'orateur n'est pas seulement ridicule ; l'essoufflement résulte bien vite d'une mise en jeu des puissances inspiratoires, accumulant dans la poitrine une quantité d'air inutile, cause de gêne pour la respiration comme pour la voix.

Les gestes favorisent l'émission des sons, ils aident les muscles phonateurs, dont ils diminuent la fatigue par une heureuse division du travail. Enfin, en parlant aux yeux, ils permettent à l'orateur de se faire mieux comprendre, avec de moindres efforts de voix.

En matière de geste oratoire, l'art ne règne donc pas en maître absolu ; l'hygiène aussi a une part de direction précise ; l'art qui s'inspire du beau et du vrai, ne peut en traduire l'expression qu'en se conformant à la donnée physiologique et hygiénique.

Voilà des notions qui se recommandent à l'attention de tous, et dont se trouveront bien tous ceux qui croiront à leur importance.

Documents de ministère paroissial.



PURIFICATION ET PRESENTATION

♩ = 76.

Andante avec allégresse

Chœur.

Quel beau jour nous é-clai-re! Dieu donne en même temps Aux

peuples la lu-mière, La gloire à ses en-fants! Enfin la nuit pro-fonde A

vu briller au ciel Jé-sus, Soleil du mon-de Et Sauveur d'Is-ra-ël!

Voyez comme il repose
 Son cœur contre leur cœur,
 Livrant sa tête rose
 Au prêtre du Seigneur!
 Le peuple saint admire
 Sa grâce et sa beauté,
 Et son divin sourire
 Révèle sa bonté.

Colombe aux blanches ailes,
 Marie offre au saint lieu,
 Avec deux tourterelles,
 Jésus, l'Agneau de Dieu;
 Puis, l'humble et tendre mère
 Le rachète en tremblant,
 Et donne au sanctuaire
 Les cinq sicles d'argent.

Quel autre doux spectacle
 Attire mon regard?
 Auprès du tabernacle
 Paraît un saint vieillard,
 Il voit, contemple, adore
 Ce Dieu, petit enfant;
 Et sa voix qui l'implore
 Entonne un dernier chant.

“Maintenant, ô mon Maître,
 “Je puis mourir en paix:
 “Mes yeux ont vu paraître
 “Celui que j’attendais.
 “Laissez quitter la vie
 “A votre serviteur:
 “Il a vu le Messie,
 “Le Christ, le Rédempteur!”

Salut du saint Prophète,
 Chant d'espoir et d'amour,
 L'Eglise te répète
 Au monde en ce beau jour;
 La terre tout entière
 Tressaille de bonheur,
 Et fête la lumière
 Du Dieu révélateur.

Et toi, divine Reine,
 Plus pure que les cieux,
 Dont la candeur sereine
 Rayonne à tous les yeux,
 Ce jour est la victoire
 De ton humilité,
 Et nous redit la gloire
 De ta virginité.

Berceuse

NON, vraiment, c'est trop demander à ce pauvre Pierre!--
Voilà tantôt deux heures que sa mère, en sortant, lui a recommandé d'endormir son petit frère. Et la mère ne revient pas.

Pierre a essayé de tous les moyens, car c'est un garçon intelligent et avisé. On peut même affirmer qu'il a plus d'esprit que de patience, ce qui n'est pas peu dire.



Mais le petit frère traverse en ce moment une phase difficile. Il a ses dents, il a ses nerfs. Ajoutons qu'il a soif et faim. Bref, il geint, il crie, il beugle.

“Je vais te chanter une belle chanson,” lui a dit Pierre ; et il

lui en a chanté dix, toutes plus jolies les unes que les autres.— La *Berceuse* de Weber, la *Berceuse* de Schumann, toutes les *Berceuses* du monde y ont passé ; et le bébé crie toujours.

“Tu préférerais peut-être le tambour !” lui a demandé Pierre, qui s’est mis à exécuter sur les vitres toutes les marches du régiment de son oncle.—Pas de succès, le tambour : le bébé crie toujours plus fort.

“Veux-tu jouer au dada ?” crie le pauvre *berceur* improvisé. Et il le fait sauter sur ses genoux, en faisant *hip, hip, hip!* Mais il est trop clair que l’enfant n’a pas la vocation de la cavalerie, car ses hurlements se sont tournés en rage.

Pour le coup, Pierre est absolument découragé, et se prend à pleurer lui-même : “Maman, maman, reviens !” Pendant ce temps, ses camarades font mille fredaines, jouent aux billes et à colle-tampon : “Maman, maman, reviens !”

Allons, brave enfant, console-toi. Tu as fait ton devoir ; tu l’as même fait très vaillamment... jusqu’au moment où tes larmes ont éclaté. Mais entends d’ici le pas de ta mère qui se hâte d’arriver à ton secours et qui va te délivrer. Elle te serrera dans ses bras ; elle te dira de sa plus douce voix : “Merci, mon petit Pierre,” et tu auras le cœur tout inondé de joie.

Grâce à ta patience, ta mère a pu courir jusqu’à la grande fabrique qui est tout là-bas, et y obtenir du travail pour tout l’hiver : un travail qu’elle pourra faire à la maison près de ses chers enfants et qui donnera du pain à toute la petite famille. Grâce à ta patience, elle a pu entrer tout à l’heure chez la paralytique, sa voisine. Lui faire son petit ménage, lui lire une page de *l’Imitation* et l’assister enfin de son mieux.—Et quand la pauvre vieille l’a remerciée, elle s’est contentée de lui répondre : “Priez pour mon petit Pierre.”

Ces prières-là te conduiront au Ciel.

OPORTET PATI

Connaissez-vous les jardins de curé ? Ils se ressemblent tous, du moins dans mon pays. Les allées en sont droites, bordées de vieux buis, qui croît librement sans jamais sentir les ciseaux du jardinier. D’étroites plates-bandes ornées de fleurs irrégulièrement plantées et de poiriers en quenouille encadrent des carrés de fraisières et de légumes, où parfois s’élève et s’épanouit comme une flamme de punch la fleur d’un artichaut oublié. Au fond de l’allée, dans une niche creusée dans l’épaisseur du mur, une petite sainte Vierge s’entoure de roses cent-feuilles et de clématites, et les abeilles de quelques ruches bourdonnent affairées autour du berceau rustique.

C'est là que le vieux prêtre vient dire son bréviaire et se reposer de ses fatigues. Heureux quand il a pu cheminer longtemps pour le service du bon Dieu, et ne pas subir la désolante inaction qu'impose trop souvent à son zèle l'indifférence ou la méchanceté des hommes !

Or, par une bonne matinée d'automne, Catiche, la vieille servante du curé de Fresnes, vint au jardin et cueillit des herbes avec un soin inaccoutumé. Elle choisit précieusement du persil bien vert, du thym bien fleuri, des oignons de la plus belle venue, de l'ail, une belle feuille de laurier ; et, sans s'attarder comme d'habitude à relever les œillets penchés ou à éplucher les rosiers, elle rentra vite dans sa cuisine, et alluma son feu deux heures plus tôt que de coutume.

Chose rare, elle avait ce jour-là un bon plat à préparer. Il s'agissait de cuire un lièvre, d'en faire un pâté ! Depuis que Catiche servait le curé, pareille aventure ne lui était pas arrivée, et l'extrême sobriété du bon prêtre désolait sa cuisinière. Il ne voulait vivre que des produits de sa basse-cour et de son jardin, et donnait tant aux pauvres que Catiche, toute bonne chrétienne qu'elle était, ne pouvait s'empêcher de murmurer parfois.

Enfin, ce matin-là, un chasseur des environs, revenant harassé et chargé de gibier, s'était arrêté quelques instants à causer avec Catiche. Elle lui avait donné à boire et le complimenta si bien qu'il n'avait pu moins faire que de lui offrir un lièvre pour son maître. Catiche l'accepta sans cérémonie.

—Cela vous portera bonheur, monsieur Lagache, lui dit-elle. M. le curé donne plus qu'il n'a, il vit quasi de l'air du temps et n'a pas goûté de gibier depuis des années, le pauvre cher homme du bon Dieu. Avec défunt M. le doyen, mon ancien maître, c'était autre chose. M. le doyen recevait ses confrères quatre fois l'an, et ces jours-là je mettais tout par les écuelles. Notre curé, lui, n'invite jamais personne, mais il reçoit tous ceux qui viennent lui demander à dîner, et quand je me plains, il me dit : " De quoi vous inquiétez-vous, Catiche ? Mettez un œuf de plus dans l'omelette, un verre d'eau dans la soupe, et tout ira bien."

—Quel carême ! s'écria Lagache, je m'en souviendrai, et si jamais je viens dîner ici, j'apporterai de quoi. Adieu, mam'selle Catiche. Votre vin frais m'a fait grand bien. Mes respects à M. le curé.

Et Lagache, reprenant son fusil, siffla son chien et partit gaillard.

Catiche réussit à merveille dans la confection de son pâté. Elle en rêva toute la nuit, et le lendemain attendit avec impatience l'heure de midi pour le servir à son maître. Dès onze heures, le pâté à croute dorée, entouré de capucines et de laurier, trônait sur la table couverte d'une nappe blanche, et Catiche allait et venait du seuil de la porte du jardin à la fenêtre donnant sur la

route, et consultait le cadran de l'horloge du clocher et le coucou de sa cuisine, trouvant l'aiguille bien lente à finir son tour.

Le curé disait son bréviaire au jardin et ne paraissait pas songer le moins du monde à l'heure du dîner.

Les trois quarts sonnèrent, et Catiche se hasardant, dit :

—Monsieur le curé, le dîner est prêt.

—Vous vous trompez d'heure, ma bonne, dit le curé : l'*Angelus* n'a point sonné. Et il se remit à lire.

Il n'y avait pas à répliquer. Catiche soupira et se mit à la fenêtre, regardant machinalement la route déserte. Tout à coup, au détour du chemin, parurent trois personnes dont l'aspect fit frémir Catiche. C'étaient les deux vicaires de la paroisse voisine, jeunes abbés de bon appétit, qui, lorsqu'ils venaient, mangeaient en un repas autant que le curé en huit jours, et avaient, de plus, la malicieuse habitude de plaisanter Catiche sur l'extrême simplicité de ses ragoûts. Et pour comble de malheur, ils amenaient avec eux Maigrichon, leur élève, le plus efflanqué, le plus affamé des enfants de chœur. À la vue de ces trois convives inattendus, Catiche s'élança vers son pâté, le saisit et l'enferma à double tour dans l'office, comme s'il eût été une personne naturelle. Puis elle courut au jardin et, tout essoufflée, dit au curé :

—Monsieur, voici les deux abbés de Crèveœur qui arrivent. Bien sûr qu'ils n'ont pas dîné, et encore, ils amènent cet avale-royaume de Maigrichon.

—Eh bien, dit le curé, mettez trois œufs de plus dans l'omelette, ma bonne, trois verres d'eau dans la soupe, et tout ira bien.

—Il s'agit bien de cela ! s'écria Catiche. C'est le pâté qui m'inquiète. Si je le sers, il sera mangé tout entier.

—Les pâtés sont faits pour cela, je pense, dit le curé. Tant mieux, si vous en avez un.

—Celui que j'ai, dit Catiche, ne doit être mangé que par vous, monsieur le curé. Il vous durera huit jours ; c'est le lièvre au bonhomme Lagache. Il est si beau, si bon ! Non, je ne veux pas qu'il soit exterminé par ces abbés indiscrets. Je vous en supplie, monsieur le curé, ne parlez pas de ce pâté. Je ferai des omelettes, des crêpes, du café, des beignets, tout ce qu'on voudra, mais ne me trahissez pas.

—Allons, allons, ma bonne, faites à votre mode, dit le curé, je ne dirai rien ; mais allez ouvrir ma porte avant que la sonnette se casse.

Les abbés carillonnaient à tout rompre : Catiche les introduisit et le bon curé leur souhaita la bienvenue avec sa cordialité habituelle. Catiche se hâta d'exhiber ses plus belles assiettes, tira du vin frais, baptisa généreusement la soupe, et se mit à battre des œufs, cherchant, à force de zèle, à étourdir ses remords.

Vraiment il fallait avoir le cœur endurci pour ne pas servir le pâté à ces pauvres abbés ! Ils avaient si faim ! Ils marchaient depuis si longtemps ! La soupe aquatique, l'omelette aux fines

herbes et la sa'ade étaient viandes bien creuses pour leur appétit. Le bon curé le sentit ; il avait déjà oublié le pâté, étant par nature fort distrait ; mais il crut devoir faire quelques excuses à ses hôtes.

—Voici un maigre festin, messieurs, leur dit-il, et je regrette bien de vous recevoir d'une manière si peu confortable. Si j'avais prévu votre visite, j'aurais condamné à mort quelque poulet, quelque lapin. Que voulez-vous ? nous sommes ici loin de toute ressource, de tout marché, et quand on va surprendre un pauvre curé de village, *oportet pati*.

—Plait-il ? s'écria Catiche d'un air effrayé. Vous dites, monsieur le curé ?

—Je dis, ma bonne, je dis à ces messieurs que quand on vient dîner chez un pauvre curé, *oportet pati*.

—Hélas ! murmura Catiche, je m'en doutais bien ! et, ouvrant le buffet, elle y prit le pâté, et le mit sur la table.

Les convives firent un grand cri.

—Quoi ! monsieur le curé, c'est ainsi que vous entendez les surprises ! quel pâté superbe ! c'est pour le faire mieux apprécier que vous nous excusez ainsi !—Et le jeune abbé la Frigale, saisissant un couteau, ouvrit la brèche au flanc du pâté, et pénétra bientôt au cœur de la place. Il servit le curé, l'autre vicaire et lui-même, sans oublier cet abominable Maigrichon, qui déclara, la bouche pleine, que décidément il aimait mieux la croûte de pâté que le pain. Et Catiche fut proclamée pâtissière de premier ordre, et l'on reprit du pâté, on y revint, et bientôt il n'en resta plus qu'un petit morceau gisant sur les capucines qui l'avaient couronné !—Le café pris, et les grâces dites, les convives prirent congé, ayant encore bien du chemin à faire. Le bon curé les reconduisit, et rentra fort tranquille, lorsque Catiche, l'abordant d'un air tragique, lui dit :

—Eh bien, monsieur le curé, c'est ainsi que vous tenez vos promesses ?

—Quelles promesses ? dit le curé.

—Vous m'aviez promis de ne pas parler du pâté.

—Je n'en ai pas dit un mot, ma bonne.

—Pas un mot ! juste ciel ! s'écria Catiche en levant les bras, vous m'avez dit : Apportez le pâté !

—Mais non, mais non ! dit le curé, j'ai dit : *oportet pati*, c'est-à-dire : *il faut souffrir* ; c'est du latin, ma bonne.

—A d'autres ! dit Catiche, ça veut dire *apportez le pâté* ; et je sais assez de latin pour comprendre cela, moi. Je n'ai pas été pour rien depuis trente ans dans le sacerdoce !

Le bon curé fut complètement abasourdi par cet argument. Il fit ses très humbles excuses à sa bonne, lui promit d'être plus discret à l'avenir, et (oncques) ? depuis ne s'avisa de parler latin devant les cuisinières.